



Le cirque de Calder

de Carlos Vilardebo

Fiche technique

France - 1961 - 30 min

Couleur

Réalisateur :

Carlos Vilardebo

Montage :

Anne-Marie Cotret

Musique :

Pierre Henry

Texte :

Alexander Calder

Avec la collaboration de :

Alexander Calder

Marcel Beau

Marcel Brossard

Jacques Decerf



Résumé

Le sculpteur américain Calder est surtout connu pour ses mobiles et ses stables géants.

Lorsqu'il arrive en France en 1926, il devient très vite la coqueluche du Tout-Paris artistique qui se presse aux représentations de son cirque miniature.

Il y présente avec beaucoup d'humour et de dextérité les personnages traditionnels du cirque, qu'il a fabriqués avec ingéniosité à partir de dessins croqués sur le vif. Calder travaille avec des bouts de ficelle et réussit un tour de force : les multiples petites figures articulées, à base de bois, de fil de fer et autres ressorts s'animent comme par enchantement au bout de ses gros doigts.

Critique

Le film date de 1961, mais il est présenté pour la première fois dans sa version intégrale de trente minutes. Le sculpteur y donne une représentation. Il dispose les décors, aménage la piste et les haubans, donne le branle aux trapèzes volants et anime les figurines des voltigeurs, des écuyères et des éléphants. L'humour de l'artiste et la virtuosité du bricoleur, la grâce de l'invention et la maîtrise de l'exécution appartiennent à Calder. Mais la discrétion et la justesse de la mise en œuvre cinématographique viennent de Vilardebo, qui montre bien que ce cirque n'est pas un simple jeu, mais un projet artistique. Le jouet, dont le sculpteur a confectionné les

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



éléments, à partir de 1926, à l'aide de fil de fer, de rognures de carton et de bouts de chiffon, ne pouvait devenir une oeuvre que par l'enregistrement cinématographique. Alternant avec précision les plans d'ensemble où paraît la manipulation et les gros plans où les gens du voyage sont livrés à eux-mêmes, la caméra capte les coulisses sans gêner l'émerveillement que suscitent les acrobaties. Le décalage entre la musique à source visible (un électrophone) et la bande-son marque bien l'intervention du cinéaste.

Autant que par les pressions et les lancers irréguliers d'un manipulateur adroit, les petites figurines de Calder se laissent animer par les légères rugosités de la matière, précisément par ce que les lois de la physique ignorent : menus frottements, tensions imprévisibles, rouages bloqués, actions ralenties, déclenchements soudains. Les inventives petites machines sont sensibles à la contingence, comme les mobiles. Elles chérissent les aléas. Aussi n'a-t-on jamais le sentiment d'un mécanisme, ni d'un simple marionnettiste. Le synchronisme qui lie les acrobates, comme au cirque, est un miracle. Cela peut manquer, et parfois cela manque ! Voilà un gros bonhomme en chemise rouge qui opère avec des ressorts bizarres, des roues peu rondes, des pantins peu figuratifs, et voici des voltiges de virtuoses ! Le contraste ravit. Au cinéma d'animation et à l'automate, ce film léger et heureux oppose la capture des impondérables, la grâce imprévue du geste, l'escapade subtile hors des mécaniques.

Alain Masson
Positif n°441 - Nov. 1997

Ce film devrait logiquement tailler des croupières à Steven Spielberg et à sa suite jurassique. Qu'on en juge d'après la figuration: des cohortes d'animaux sauvages, des haltérophiles, des acrobates, des danseuses du ventre, des funambules, des avaleurs de sabre. Cette troupe se livre à des cascades époustouflantes, au rythme d'un effet spécial par minute, après être sortie au grand complet d'une valise. L'histoire est celle du sculpteur Calder, de son cirque miniature, documentarisée par la caméra de Carlos Vilardebo au début des années 60. Mort à New York en 1976, Calder et ses mobiles ont traversé le siècle aux côtés des plus grands. Son cirque, microcosme hétéroclite et méticuleux de fil de fer, de bouchons, de ressorts et d'étoffes, a fait le tour du monde, son créateur n'ayant pratiquement jamais cessé d'en promener le spectacle. Et ce film étrange, que sa désuétude rend sympathique, n'a d'autre vertu que d'inviter à ce spectacle où un vieux monsieur américain agenouillé et vociférant fait naître de ses gros doigts une féerie minimaliste, en retrouvant l'enfance de l'art.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 30 Oct. 1997

Le sculpteur Alexandre Calder (1898 - 1976) a commencé en 1926 à constituer un ensemble de jouets articulés inspirés des classiques du cirque et à présenter un véritable spectacle en miniature à un public sélectionné. Devenu célèbre par ses mobiles et ses stables, fixé en France, il donne de temps à autre de nouvelles représentations de son cirque très personnel, qui ont été filmées en 1961 par le documentariste Carlos Vilardebo.

Présentée en 1997 dans une version plus longue que celle qui fut distribuée en 1964 (sous un titre légèrement différent : **Le Cirque Calder**, le film permet d'apprécier mieux encore l'humour et la bonhomie de l'artiste, et son inventivité. Déjà âgé, massif, doté d'une élocution paresseuse en anglais comme en français, il présente ici un travail apparemment dénué d'ambition. Pourtant son petit cirque révèle non seulement son ingéniosité et son sens du gag, mais aussi son talent dans la confection de figurines fondées sur des équilibres délicats, des mécaniques simples, des leviers, et parfois des mouvements d'une extrême précision. Le spectateur du film, comme l'était celui du spectacle en direct, ne peut qu'être ébloui par ses trapézistes, acrobates, écuyers, animaux mécaniques. L'esthétique à base de tricots et de fils de fer peut sembler rudimentaire (style débutant des beaux-arts ou centre de loisirs), elle est d'abord une revendication de la simplicité en matière artistique et de l'humilité devant le matériau. Un parti totalement respecté par une réalisation méticuleuse et habile. Ce film court est distribué avec, pour complément, un comique primitif : **Boireau roi de la boxe**, production Pathé, 1912.

Daniel Sauvaget
Saison cinématographique 1997

Avant de devenir le fameux créateur de mobiles et stables surdimensionnés, Calder conçut un cirque miniature, bricolé avec des bouts de ficelle, qu'il animait lui-même, accroupi, lors de représentations publiques au début des années vingt. A la demande de ses proches, Calder accepta au début des années soixante de ressortir des tiroirs ses vieilles figurines pour donner de nouvelles représentations, entouré d'un public d'amis. Le film fut réalisé à cette époque mais ne fut longtemps diffusé que dans une version plus courte. Autant dire que ce petit film de trente minutes est une totale réussite. Son charme souverain tient à ce qu'il réussit à être un documentaire (sur un vieil homme qui a tous les honneurs et s'amuse à régresser en se penchant sur ce qui fit sa jeunesse) et un vrai film d'animation. Le spectateur est balloté avec habileté entre deux positions : à la fois observateur de Calder en train de tirer les ficelles de son jouet et vrai spectateur de cirque. Le montage alterne des plans d'ensemble où l'on voit Calder s'agiter pour animer ses marionnettes, son épouse passer stoiquement les disques rythmant le spectacle et des plans très serrés sur les figurines qui nous conduisent à nous laisser prendre par ces voltigeurs de quelques centimètres suspendus à de caco-chymes morceaux de bois et de cordes. De ce point de vue, **Le cirque de Calder** est aussi un précieux document sur la puissance d'incarnation du cinéma, sa force d'anthropomorphisme. Il suffit d'un gros plan très rapproché sur un bouchon de liège percé de deux trous pour qu'on y voit un visage et c'est vraiment le gros plan qui crée le visage. De même, une contre-plongée sur une tige de fil de fer la métamorphose immédiatement en impressionnant cheval. Le film n'est pas seulement l'illustration de l'art de Calder, il est la démonstration d'un cinéma qui, sous nos yeux, avec ses ficelles usées mais miraculeusement toujours solides (le découpage, le montage), *fait son cirque*.

Jean-Marc Lalanne

Cahiers du cinéma n°518 - Nov. 1997

Calder par Calder

Quand je découpe mes plaques, j'ai deux idées. Je veux que ça soit plus vivant et je pense à l'équilibre. C'est ce qui explique les trous dans les plaques. L'important, c'est que le mobile attrape le vent. Il faut que ça remue. Un mobile, c'est comme un employé de la fourrière. C'est un employé de la fourrière pour le vent. Comme un employé de la fourrière attrape n'importe quel chien, le mobile attrape n'importe quel vent, qu'il soit bon ou mauvais. Moi-même je suis comme mes mobiles, quand je vais dans la rue j'attrape aussi des choses.

Je veux faire des choses qui soient drôles à regarder sans propagande d'aucune sorte. Pour la plupart des gens qui regardent un mobile, ce n'est rien de plus qu'une série d'objets plats qui bougent. Pour un petit nombre, cependant, ça peut être de la poésie.

La sculpture figurative a des limites : vous êtes souvent cerné par l'émotion, arrêté. Il me semble qu'il y a plus de place pour l'imagination dans l'œuvre qui ne peut être définie en fonction d'une émotion spécifique.

Il me semble que l'artiste devrait entreprendre son travail simplement avec un grand respect pour ses matériaux.

Les sculpteurs de tous les pays et de tous les climats ont utilisé ce qu'ils avaient sous la main sans chercher de matières exotiques ou précieuses. C'est leur ingéniosité et leur connaissance qui donnaient de la valeur au résultat de leurs travaux. Évidemment il existe le handicap d'être trop bien équipé, de disposer de trop d'outils et de matériaux pour savoir qu'en faire...

Moi-même, lorsque j'ai adopté le fil de fer comme matériau de travail, j'utilisais quelque chose que je connaissais depuis mon enfance. Je m'amusais alors à rassembler des bouts de fil de cuivre inutilisables d'un câble défait et avec quelques perles, j'en faisais des bijoux pour les poupées de ma soeur...

Ce qui fait la composition, c'est la dispa-

rité dans la forme, la couleur, la taille, le poids et le mouvement. Et si elle existe, il suffit de très peu d'éléments.

Ce n'est pas la symétrie ou l'ordre qui fait une composition. C'est la rupture apparente de la régularité qu'en fait l'artiste maîtrise, qui fait ou détruit une œuvre.

Alexander Calder
Dossier distributeur

Propos du réalisateur

«Je connaissais l'œuvre, que j'admirais, mais pas l'homme» se souvient-il. C'est Agnès Varda, dont j'avais été l'assistant sur **La pointe courte**, qui m'a dit : «Va donc le voir, il habite en Touraine.» Ceci se passait à la fin des années 50, époque où Calder était déjà très connu pour ses mobiles. Il m'a ouvert sa maison, son atelier. Nous sommes devenus très amis. Quasiment personne ne connaissait l'existence de son cirque car il ne le montrait plus depuis longtemps, mais il y tenait beaucoup.

Sans doute parce qu'il symbolisait sa jeunesse, ses premières créations, le moment où il est arrivé à Paris au milieu de cette vague d'artistes américains. Sentant qu'il ne pourrait bientôt plus manipuler, à cause de l'âge... et de son aspect bedonnant, il a eu l'idée, avec sa femme et son gendre, d'organiser dans une grange une sorte d'ultime représentation destinée à être filmée.

«Peut-être parce que j'avais prouvé que je savais filmer les petits objets, il m'a confié cette mission, que, je considère comme la gloire de mon existence, même si j'ai fait par la suite d'autres films sur son oeuvre.» «Calder était un personnage entier, poursuit Carlos, Vilardebo. L'expression qui lui correspond le mieux est sans doute «brut de décoffrage». Par moments, il pouvait manifester un humour redoutable. Il était vrai et exigeait des autres qu'ils le soient aussi. A la fin du tournage du **Cirque**, qui a duré deux semaines, avec ce moment-clé qui a été la représentation publique, il n'a rien dit. Il m'a simplement donné un paquet emballé dans du papier journal. J'ai ouvert. C'était un de ses mobiles ... Tout Calder est dans ce geste! Pour lui, les élans ne devaient jamais se voir. Que vous dire de plus? J'ai vraiment beaucoup aimé cet homme ... »

Propos recueillis par J.B. lors des
Rencontres Cinéma de Manosque
L'autre rive - Mars / Avril 1998

Le réalisateur

Né, à Lisbonne le 16 septembre 1926, il vit en France depuis son enfance. D'abord décorateur, il devient entre 1946 et 1952 l'assistant de Becker, Duvivier et Grémillon, puis d'Agnès Varda en 1954 pour **La pointe courte**. A partir de 1958, il réalise ses propres films, avec l'ambition de laisser aux spectateurs la liberté d'être eux-mêmes, et le désir de piquer leur curiosité. Il est le réalisateur d'une quinzaine de courts et moyens métrages sur l'art et autant de films pour la télévision. Ses films les plus connus sont **La Petite Cuillère**, en 1960 et **Los Ilhas Encantadas (Les îles enchantées)** en 1965. En 1964, une version de vingt minutes du **Cirque de Calder** sort en salle, projetée en complément de programme de **L'année dernière à Marienbad**, film d'Alain Resnais.

Dossier distributeur

Filmographie

Sur Alexander Calder :	
Le cirque de Calder	1961
Mobiles	1967
Gouaches de Calder	1974
Les gouaches de Sandy	1975
Les mobiles de Calder	1975
Ses principaux films :	
Vivre	1958
L'eau et la pierre	1959
La petite cuillère	1960
Los Ilhas encantadas Les îles enchantées	1965
La fondation Maeght à Saint Paul de Vence	1966
Les Lalanne	1967
Le musée Fernand Léger à Biot Le corbusier	1968
La statuette	1970
Jean Tinguely	1971
L'aventure de l'art moderne	1980